

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|--------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

1498
776

Volume VI

Samedi, 2 septembre 1893

No 1



In
Semaine Religieuse
DE
Québec

Sous le patronage de S. E. le Cardinal Archevêque de Québec



ADRESSE :
Cap-Santé, Comté
de Portneuf,
Canada.

ABONNEMENT :
\$1.00 par année,
payable d'avance ;
3 centins le nu-
méro.



A. COTÉ ET Cie, ÉDITEURS.

SOMMAIRE :

Le culte du silence, 1.—Théologie populaire, 1.—Un jeu de cartes historiques, 4.—Le diable au XIX^e siècle, 4.—L'église de Corée, 6.—Un point d'histoire, 8.—Des études classiques, 8.—Les Contemporains, 8.—A travers le monde des nouvelles, 12.

OCTAVE ROUSSEAU, PEINTRE - DÉCORATEUR, avantageusement connu du public et pouvant fournir les meilleures recommandations, se charge, à l'entreprise ou à la journée, de tous travaux relatifs à la décoration des EGLISES, SACRISTIES, PRESBYTÈRES et MAISONS PRIVÉES.—Résidence : **LOTBINIÈRE**.

N. S. HARDY

LIBRAIRE-ÉDITEUR

10 CARRE NOTRE-DAME, 10

RECUEIL de 245 cantiques anciens et nouveaux en l'honneur de la Sainte-Vierge du S. C. de Jésus de Saint-Joseph et de Sainte-Anne. Texte et musique.

 Prix : \$7.20 la douzaine, ou 70 cent\$ l'exemplaire 

LE BAUME RHUMAL

CURES ET ATTESTATIONS.

Nous publons ci-dessous, pour l'information des malades, quelques unes des nombreuses attestations qui nous ont été adressées relativement au rôle prépondérant du BAUME RHUMAL dans la guérison du *Rhume*, de la *Toux*, de la *Grippe*, de la *Bronchite*, de la *Coqueluche*, et de toutes les *Affections de la Gorge et des Poumons*.

Au lecteur d'en tirer les conclusions sur l'indiscutable efficacité et les propriétés merveilleuses du *Baume Rhumal*.

Monsieur L. R. Barilon, dépositaire général du *Baume Rhumal*, 1703 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Monsieur.—J'ai fait usage de votre BAUME RHUMAL, et l'ai trouvé bien efficace. J'ai remarqué surtout que ce sirop a l'effet de calmer promptement ce petit chatouillement que l'on éprouve dans la gorge quand on a le rhume, et qui provoque une toux si fatigante. Avec considération, votre
Juge M. C. DESNOYERS.

Cher Monsieur.—Sur le conseil de personnes amies, qui s'en sont fort bien trouvées j'ai, après avoir acheté de nombreux sirops plus inefficaces les uns que les autres essayé le *Baume Rhumal*, et je me fais un devoir et un plaisir de vous déclarer que c'est beaucoup grâce à ce médicament si agréable et si énergique que je me suis débarrassé de la grippe qui, pendant six semaines m'a cloué sur mon lit.

Les bronches et les poumons étaient en fort mauvais état: le *Baume Rhumal* a tout remis en ordre et un seul flacon a suffi pour accomplir ce prodige. Ses propriétés curatives sont vraiment merveilleuses.

Agréés, je vous prie, l'assurance de mes sentiments dévoués.

LS. J. FRANÇOIS, journaliste.

SOULAGEMENT IMMÉDIAT.—GUÉRISON COMPLÈTE.

"Monsieur.—Je me suis servi du BAUME RHUMAL pour une de mes jeunes filles qui souffrait d'un rhume violent et prolongé.

"Je me fais un devoir de certifier qu'elle en a ressenti un soulagement immédiat et en peu de temps la guérison a été complète."

MDE Recorder TESTARD DE MONTIGNY.

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUEBEC

Le culte du silence

S'il est un culte qui, de nos jours surtout, compte peu d'adeptes ; c'est bien le culte du silence. Hello a écrit avec raison que notre siècle est le siècle de la Parole. « Bonne ou mauvaise, dit-il, la Parole remplit notre air. Une des choses qui nous caractérisent, c'est le tapage. Rien n'est bruyant comme l'homme moderne, il aime le bruit. Il veut en faire autour des autres. Il veut surtout que les autres en fassent autour de lui. Le XIX^{me} siècle parle, pleure, crie, se vante et se désespère. Il fait étalage de tout. Lui qui déteste la confession secrète, il éclate à chaque instant en confessions publiques. *Il vocifère, il exagère. il rugit !* »

Aussi, qui pourrait énumérer les ravages et les ruines que la langue humaine cause dans la société ! Combien peu pensent à la responsabilité à laquelle les expose le torrent quotidien de conversations, de bavardages, dont le moindre mal est la futilité ! Si les chrétiens actuels n'étaient pas si ignorants des choses de la religion, ils sauraient ce que l'apôtre saint Jacques a dit de la langue et de sa désastreuse puissance. Ils sauraient aussi que l'Eglise a ses saints silencieux, ses monastères silencieux. Au silence, elle reconnaît une vertu qui fait germer et mûrir les grandes pensées et les actions viriles. Impossible, pour ainsi dire, de rien faire de bon sans le silence ; c'est pour cela qu'il est une partie importante du règlement de vie dans les collèges, les couvents et même les simples écoles.

09020

Théologie populaire

Comme on était alors en décembre, l'Enfant-Jésus dut souffrir beaucoup du froid. Si cette étable avait été confortable comme celles que nous voyons de nos jours, elle n'aurait pas été convenable, sans doute ; mais loin de là, c'était une étable froide,

No 1.—2 septembre 1893.

**BIBLIOTHÈQUE
DE LA MAISON MÈRE**

noire et misérable, et celui auquel elle servit de berceau était Notre Seigneur, le Roi du ciel et de la terre. Il se rencontre rarement des gens assez pauvres pour être réduits à vivre dans des cavernes, et l'on doit par conséquent admirer l'incomparable humilité de Notre Seigneur. Il aurait pu naître, s'il l'eût voulu, dans un de ces somptueux palais bâtis par la main des hommes, et avoir à son service les milliers d'anges qui sont ses serviteurs dans le ciel, mais il a préféré une naissance humble et obscure pour nous servir d'exemple. Quelle impression cette manière d'agir ne doit-elle pas faire sur l'esprit de ceux qui ont trop d'amour pour la toilette et déploient trop de luxe dans l'aménagement de leurs maisons !

Les prophètes avaient annoncé que Notre Seigneur naîtrait à Bethléem. Cependant ses parents demeuraient encore à Nazareth à la veille de ce grand événement.

C'est alors que l'empereur romain publia un décret ordonnant un recensement général qui obligea les parents de Notre Seigneur à se rendre à Bethléem où Notre Seigneur vint au monde, conformément aux prédictions des prophètes qui se trouvèrent ainsi recevoir leur accomplissement. On voit par là comment Dieu dispose toutes choses pour l'accomplissement de ses desseins, et comme il procède en tout par des voies naturelles. Tout le monde, et l'empereur lui-même, ignoraient que cet édit courrait à l'accomplissement des prophéties et des promesses de Dieu. C'est ainsi qu'il arrive souvent que les hommes travaillent, sans le savoir, à la réalisation des desseins de Dieu. Nous ne devons donc jamais nous plaindre, ni travailler avec répugnance, quelle que soit notre tâche, puisque notre travail peut être voulu par Dieu pour une fin toute spéciale. Si nous examinons le passé, nous pouvons constater que Dieu nous a guidés et dirigés en beaucoup d'occasions.

Lorsque Jésus fut né, à Bethléem, des Mages vinrent de l'Est —peut-être de la Perse ou de l'Arabie— pour l'adorer. Guidés par une étoile, ils quittèrent leur pays et se rendirent en Palestine. Arrivés à Jérusalem, ils allèrent trouver le roi Hérode, et lui demandèrent où était né le nouveau roi des Juifs. Hérode, troublé, parcequ'il craignait d'être détrôné par ce nouveau roi, convoqua les princes des prêtres et s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ceux-ci répondirent à Hérode que suivant les prophéties, le Sauveur devait naître à Bethléem.

Les Mages virent briller l'étoile de nouveau, et ils la suivirent jusqu'à Bethléem, où elle s'arrêta au dessus de l'étable où repo-

sait Notre Seigneur. Ils entrèrent, adorèrent l'Enfant-Jésus et lui offrirent des présents. Hérode leur avait recommandé, aussitôt qu'ils auraient trouvé le Roi nouveau-né, de retourner le voir pour l'en informer, afin qu'il pût aller lui-même l'adorer. Telle n'était pas son intention ; il ne voulait pas l'adorer, mais le faire mourir. Les méchants prétendent quelquefois vouloir faire le bien, mais c'est seulement pour tromper et séduire ; et nous devons toujours être sur nos gardes lorsque nous suspectons avec raison la droiture de leurs intentions. Cependant Dieu qui connaît ce qui se passe dans le cœur des hommes ne pouvait être trompé, et il avertit les Mages de ne pas retourner vers Hérode, mais de s'en aller dans leur pays par un autre chemin : ce qu'ils firent. Le jour où les Mages adorèrent l'Enfant-Jésus, est fêté le jour de l'Epiphanie (six jours après le jour de l'an). Voyant que les Mages ne revenaient pas auprès de lui, Hérode comprit qu'ils l'avaient trompé. Il entra donc dans une grande colère, et pour être sûr de faire mourir l'Enfant-Jésus, il ordonna de massacrer tous les enfants de deux ans et au dessous qui se trouveraient à Bethléem et dans les environs. Ces premiers martyrs sont honorés le jour de la fête des saints Innocents—trois jours après Noël.

Après le départ des Mages, Dieu envoya un ange à saint Joseph pour l'avertir des desseins criminels d'Hérode et lui dire de s'enfuir en Egypte avec Jésus et Marie. Saint Joseph partit donc immédiatement pour l'Egypte avec la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus, sans demander à l'ange combien de temps il devait y demeurer, et sans même demander la permission de différer son départ jusqu'au matin. Il obéit sur le champ, se leva dans la nuit et partit immédiatement, nous donnant par là un grand exemple d'obéissance. Ils durent éprouver beaucoup de fatigues le long de la route, souffrir de la faim, du froid, etc. N'osant pas suivre les meilleures routes, puisqu'ils devaient supposer qu'Hérode y avait placé des gardes pour arrêter ceux qui tenteraient de s'échapper, ils durent prendre le chemin le plus difficile et le plus long. Ils se trouvèrent en Egypte au milieu d'étrangers, et il était très-difficile à un pauvre vieux charpentier comme saint Joseph d'y trouver de l'ouvrage ; aussi la Sainte Famille dut-elle, parfois, manquer du nécessaire. Ils demeurèrent quelque temps en Egypte, et retournèrent à Nazareth après la mort d'Hérode (Matt. ii).

A l'âge de douze ans, Jésus accompagna ses parents à Jérusalem, à l'occasion de la fête de Pâques, (Luc ii. 42).

Il retourna ensuite à Nazareth, et pendant une période de dix-

huit ans—appelée sa vie cachée—on n'entendit point parler de lui. Il est probable qu'il travailla comme charpentier dans la boutique de saint Joseph, son père nourricier.

A l'âge de trente ans (Luc iii. 23), Notre Seigneur commença sa vie publique, c'est-à-dire sa prédication, ses miracles, etc. Elle dura un peu plus de trois ans et se termina par sa mort sur le Calvaire.

Un jeu de cartes historiques

Nous avons reçu du département de l'Instruction publique une série de cinquante petites cartes illustrées, représentant un certain nombre de figures et d'épisodes de l'histoire du Canada. Au *recto*, se trouve le sujet; puis au *verso*, quelques détails explicatifs.

Nos remerciements pour cet envoi.

L'enseignement illustré est certainement de nature à faciliter l'étude de notre histoire et à la populariser; mais pour atteindre pleinement sa fin, il doit être bien fait. Malheureusement, le travail que nous avons sous les yeux, on nous permettra de le faire remarquer, nous semble très imparfait.

Le format des cartons est un peu mesquin et nous les aimerions mieux reliés, si la chose est possible; le choix des sujets aurait pu être fait d'une manière plus judicieuse; il y a trop de fautes typographiques; les canevas sont trop maigres et leur rédaction laisse à désirer, sous le rapport de la forme et de l'exactitude. Ainsi l'ancienne chapelle de Sainte-Anne de Beaupré n'existe plus. La petite chapelle rebâtie, il y a quelques années, avec les matériaux et sur l'emplacement de l'ancienne, n'en est pas même un véritable *fac-simile*.

Nous espérons donc que cette première série de cartons illustrés sera remise sur le métier, au moins une fois; puis, corrigée, complétée et amendée, suivant qu'il y aura lieu. Telle qu'elle est, elle est certainement loin d'avoir toute la perfection relative que l'on est en droit d'attendre.

Le Diable au XIX^e Siècle

Sous ce titre : *Le Diable au XIX^e siècle*, paraît une publication signée Dr Bataille, qui fait beaucoup de bruit. Un grand nombre se demandent et demandent aussi ce qu'il faut en penser.

Comme nous avons seulement parcouru quelques pages de cet étrange récit, nous ne sommes pas en mesure de l'apprécier.

Mais, nous l'avouons, le fait seul que l'auteur ne donne pas son vrai nom, nous a rendu quelque peu sceptique et nous a empêché, jusqu'à présent, de croire à sa parfaite véracité.

Quoiqu'il en soit, il paraît certain que ce travail renferme plusieurs données scientifiques absolument erronées. C'est du moins ce que nous avons entendu affirmer par un professeur de sciences qui fait autorité.

Voici maintenant, sur le même sujet, les remarques judicieuses d'une *Semaine Religieuse* de France, qui ne font que confirmer notre première impression :

« Nous regrettons d'abord qu'un ouvrage de ce genre soit publié par livraisons, et par là offert à un public qui ne peut qu'en être profondément troublé.

« Cet ouvrage n'est pas un travail historique, mais un roman. Il était facile de le construire avec quelques livres de voyage, quelques notions sur la Franc-Maçonnerie, de l'imagination et de l'audace. La responsabilité du trouble qu'il jette dans les esprits est par là considérablement aggravée, et pour l'auteur et pour l'éditeur. L'auteur ne donne pas son vrai nom. Il faudrait pourtant que l'on sût quel est celui qui affirme avoir assisté en personne à toutes les scènes diaboliques qu'il raconte. De telles affirmations tirent leur valeur de la personne qui les donne.

« Un démenti à l'une de ces scènes vient d'être donné par le général Cadorna. Le soi-disant Dr Bataille rapporte une horrible profanation maçonnique qui aurait eu lieu en août 1870, à Milan. Il raconte que quinze notables francs-maçons italiens, entre autres MM. Crispi, Ribboli, Cucchi et le général Cadorna, s'étaient réunis dans le but d'adopter un plan de campagne pour enlever Rome au Pape. A un moment donné, dit le Dr Bataille, le général Cadorna aurait jeté au feu la Sainte Hostie. Aussitôt le pavé se serait entr'ouvert et Lucifer en personne serait apparu au milieu des flammes pour exiter les francs-maçons à « tirer le dernier coup de canon ». Un mois après environ, Cadorna entrait dans Rome par la fameuse brèche de *Porta Pia*.

« Tout ce récit, quant à ce qui me concerne, est absolument faux, dit le général. Je n'ai pas été à Milan en 1870, je n'ai jamais connu le docteur Riffoli, chef de la maçonnerie, je ne suis et n'ai jamais été membre d'aucune société secrète. Un abîme de croyance et d'honnêteté me sépare de la Franc-Maçonnerie. »

L'église de Corée

Cette église n'a encore qu'un siècle d'existence, mais un siècle de merveilles au sein des plus cruelles persécutions.

Quelques lettrés coréens ont connaissance en 1784 de la religion chrétienne par des livres apportés de Péking. D'elle-même la vérité se fait jour à leur yeux, et, la grâce aidant leurs cœurs, ils l'embrassent sans hésiter. L'un d'eux va à Péking compléter son instruction ; il y reçoit le baptême, puis, à son retour baptise ses compagnons. Dès la première heure, la persécution visite le petit troupeau, et, avant que cette Eglise naissante ait reçu l'assistance d'aucun prêtre elle donne déjà des confesseurs à Jésus-Christ.

Un prêtre chinois, le P. Tjyou, réussit à passer la frontière, mais, six ans plus tard, en 1801, il tombe sous la hache du bourreau, et, avec lui, un grand nombre de chrétiens des plus marquants. Pendant 30 ans, livrée à elle-même, cette Eglise désolée parvient enfin à faire entendre son cri de détresse au Siège Apostolique. En 1831, des pasteurs lui sont donnés : la mission de Corée était confiée à la Société des Missions-Etrangères.

En 1859, Mgr Imbert et les PP. Maubant et Chastan avaient relevé les ruines, raffermi les faibles et jeté à tous les vents la semence de l'Évangile. Une persécution éclate : tous trois sont pris et décapités, et avec eux des légions de chrétiens.

Bientôt de nouveaux ouvriers ont remplacé les martyrs ; avec eux entrent en campagne les prémices du clergé coréen, formé à la vie apostolique sur les chemins de l'exil. En 1846, ce clergé indigène reçoit dans son premier prêtre, l'intrépide André Kim, la consécration du sang. Vingt ans plus tard, la Corée comptera 25,000 chrétiens, 2 évêques, 10 missionnaires, un séminaire avec plusieurs clercs dans les saints ordres. Soudain un orage épouvantable se déchaîne. Le 8 mars 1866, Mgr Berneux est conduit au supplice avec trois compagnons, les PP. de Bretenières, Beaulieu et Dorie ; le 11, c'est le tour des PP. Pourthié et Petitnicolas ; le 30, Mgr Daveluy et les PP. Anmaitre et Huin consomment par leur martyre le premier acte de cette sanglante tragédie. Trois missionnaires seuls survivent, mais ils se voient forcés de quitter le pays. Alors commence une effroyable boucherie : les chrétiens sont traqués et massacrés sans merci ; cette fois, l'on a juré d'anéantir le nom chrétien, et la rage des persécuteurs ne s'arrête que quand toute trace du christianisme semble disparue.

Mais Jésus Christ ne meurt pas. L'un des missionnaires échappés au massacre recueille l'héritage sanglant de ses devanciers :

de nouveaux ouvriers lui sont adjoints ; pendant 10 ans leur rôle se bornera à monter la garde aux portes de leur mission. Enfin en 1876, Mgr Ridel réussit à y faire pénétrer deux missionnaires. Pendant que l'un est occupé à visiter en grand secret les chrétiens dispersés, le plus jeune tombe malade, il va mourir. Son compagnon veut revenir pour l'assister ; le mourant lui fait dire : « Nous sommes ici pour Dieu, Dieu ne saurait vous laisser seul ; j'attends un miracle, restez ! » Dieu fit le miracle attendu, le mourant revint à la santé et put à son tour entrer en campagne. L'arrivée des missionnaires a ranimé le courage des chrétiens ; on n'en retrouva d'abord que quelques milliers : pendant la tourmente, ils s'étaient perdus de vue, et beaucoup ne surent que des années plus tard la rentrée des missionnaires. Quand on put se compter, on constata que moitié, c'est-à-dire plus de 10,000, avaient disparu, victimes de la persécution violente ou morts de misère.

Mgr Ridel venait de rejoindre ses deux missionnaires avec un nouveau renfort, quand, au commencement de 1877, des lettres qu'on lui envoyait d'Europe sont saisies à la frontière ; le courrier est mis à la torture, tout est découvert. L'évêque est arrêté et jeté en prison pêle-mêle avec les voleurs. Il s'attend chaque jour à mourir, quand, à la demande du ministre de France à Péking, la Chine réclame sa mise en liberté ; il est reconduit en dehors de la frontière. C'est le premier acte de clémence du gouvernement coréen vis-à-vis des missionnaires ; l'année suivante, l'arrestation du P. Deguette, qui fut également réclamé par la Chine, lui donna l'occasion de le renouveler. Cependant, les barrières séculaires qui défendaient la Corée à l'étranger ne devaient tomber que plus tard.

En 1884, le Japon conclut un traité de commerce avec la Corée, puis, après lui, les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie. Les commerçants étrangers pouvaient déjà circuler à leur aise à Séoul et dans les provinces, que les missionnaires s'y tenaient encore étroitement cachés. Cette situation ne pouvait durer. En 1886, la France conclut à son tour avec la Corée un traité, ratifié l'année suivante. Si la liberté de prêcher la religion n'y est point proclamée, les missionnaires y trouvent pourtant une protection qui tend chaque jour à devenir plus large.

Une abondante moisson a germé sur ce sol engraisé du sang des martyrs. Le nombre des chrétiens est aujourd'hui de 20,840. La dernière administration a donné 1,443 baptêmes d'adultes. Les missionnaires au nombre de 23 sont répandus dans la province ; un séminaire a été bâti, qui compte 35 élèves.

Un point d'histoire

On lit dans l'*Epistole* de M. Fréchette à son ami M. Edgar :

« Or, dans notre petite phalange de combattants, un homme se montra héroïque entre tous.

« Ce fut Chénier, un jeune médecin de Saint-Eustache, qui, après avoir vu la troupe qu'il commandait se débander sous les malédictions d'un *prêtre lâche et vendu aux ennemis des siens*, lutta comme un paladin des anciens jours, et tomba le corps criblé de onze balles, en criant : *Vive la liberté!* »

Le *crime* de M. le curé Paquin, personne ne l'ignore, fut de se conformer aux instructions de l'autorité ecclésiastique. M. l'abbé Beaudoin, ancien professeur d'histoire, à l'Université Laval, a eu l'occasion de traiter cette question dans la *Semaine Religieuse* de Québec, année 1881-92, et personne n'a tenté la moindre réfutation.

D'ailleurs, l'historien ayant encore moins de valeur que le poète, ce qui n'est pas peu dire, la mémoire de l'ancien curé de Saint-Eustache ne saurait souffrir de ces excès d'outrages.

Des études classiques

On lit dans la *Revue de la Science Nouvelle* :

« Le projet de décret sur la réorganisation des études médicales qui a été soumis à l'examen du Conseil supérieur dans la session ouverte le 20 juillet, maintient pour le doctorat en médecine la nécessité du baccalauréat classique, dit baccalauréat lettres-philosophie. On objecte qu'il est possible d'être bon médecin sans savoir lire Hippocrate en grec. Mais le but des études classiques n'est nullement d'apprendre aux médecins à lire Hippocrate en grec ni Pline l'Ancien en latin. Le but est de développer et d'élever leur esprit et de former leur goût. Les études classiques, le latin et le grec avec le grand siècle français, voilà l'unique moyen de faire des hommes. On peut avoir, sans les études classiques, des praticiens et des spécialistes, on n'aura jamais ni médecins, ni ingénieurs, ni avocats. »

Les Contemporains

FÉLICITÉ-ROBERT DE LA MENNAIS (1782-1854)

1. L'enfance et la jeunesse

Hugues-Félicité-Robert de la Mennais naquit à Saint-Malo, le 19 juin 1782, treize ans après Chateaubriand, dans la même rue des Juifs et presque dans la même maison. Son père, Pierre-Louis-Robert de la Mennais était armateur.

Félicité, qu'on appela par abréviation *Féli*, apportait dans l'existence des inclinations sâcheuses. Sa constitution d'une débilité extrême, le prédisposait à une irritabilité nerveuse dont les accès mirent plusieurs fois ses jours en péril. Une sorte de fièvre continue le minait sourdement. Il souffrait aussi beaucoup de l'estomac. De là cette humeur chagrine et fantasque, ce besoin d'activité, cet instinct batailleur qui le caractérisèrent de bonne heure.

A pareille nature, il eût fallu jusque bien avant dans la vie les tendresses et les carresses d'une mère. M^{re} de la Mennais, née Gratiennne Lorin, était douce et pieuse. Avec sa haute raison mêlée d'un grain de mysticisme, elle eût sans doute exercé sur l'âme de son enfant une merveilleuse influence. Malheureusement, elle entra dans son éternité avant que Féli fût sorti de sa cinquième année.

Carlyle assure qu'il y a quelque chose de sauvage chez tous les grands-hommes. La conduite du jeune de la Mennais n'est pas pour contredire cette opinion. Son oncle, Robert des Saudrais, quelque peu frotté de littérature et de philosophie, s'était chargé de l'élever à sa guise. Il passait avec lui une grande partie de son temps à la Chênais, une maison de campagne des plus paisibles, sur la lisière de la forêt de Coëtquen, à six kilomètres de Dinan. Mais le jeune Féli, réfractaire à toute espèce de discipline et d'étude, profitait de la moindre occasion pour enjamber le clos et courir les champs. L'oncle s'indignait, envoyait à la recherche du neveu, le morigénait d'importance et, finalement, le consignait dans sa bibliothèque.

Ainsi emprisonné, l'indisciplinable écolier s'ennuyait à mourir. Un jour pourtant, faute de mieux, l'idée lui vint de jeter les yeux sur ces livres avec lesquels on voulait qu'il liât connaissance bon gré mal gré.

Il alla droit aux écrivains de l'époque, les feuilleta, les parcourut, puis les lut avec curiosité, et les relut avec passion. L'œuvre de Rousseau ne manqua pas d'avoir ses préférences. Avec ses paradoxes, sa sentimentalité malade, son imagination immodérée, le philosophe de Genève devait plaire à La Mennais enfant. L'influence qu'il exerça sur lui fut profonde et durable.

Sur ces entrefaites, la Révolution éclata. Elle amena tout d'abord la ruine de Pierre de la Mennais. Mais tant qu'il resta du pain à la maison, le chrétien armateur eut le courage d'appeler un prêtre proscrié à le partager avec ses enfants. Chez cet hôte héroïque, l'abbé Vielle, un vaillant comme il y en eut beaucoup alors, célébra maintes fois les saints mystères à la faveur des ténèbres. Il était assisté de Féli et de son frère Jean-Marie, de deux ans plus âgé, en qui se manifestaient clairement les signes d'une vocation sacerdotale. Les enfants recevaient à genoux la bénédiction du persécuté et se retiraient songeurs. Mais les tristes lectures de Féli le reprenaient vite tout entier.

Il fut question de le préparer à la Première Communion. L'abbé Vielle s'y employa de son mieux. Peine inutile : Féli, retranché dans l'arsenal de ses mauvais souvenirs, déchargeait à bout portant sur le prêtre toutes les armes que les encyclopédistes avaient imaginées contre le christianisme. « Décidément, il faut attendre, » dit le confesseur de la foi.

On attendit de longues années.

Cependant, à force de douceur et de tendresse, Jean-Marie exerçait sur le cœur de son frère un bienfaisant empire. Peu à peu, la lumière se faisait dans l'esprit de Féli.

Un ancien interne des hôpitaux de Paris, Gabriel Bruté de Rénvur, qui, plus tard, deviendra missionnaire et évêque de Vincennes, aux Etats-Unis, l'aidait de ses charitables conseils. Surtout, il lui prêchait d'exemple. Féli finit par se déclarer vaincu et demanda à s'approcher de la Sainte Table. Il avait alors vingt-deux ans.

Sa vie à la Chênaiie était fort active. Il se livrait avec une égale ardeur aux exercices physiques : gymnastique, escrime, natation, équitation et à l'étude approfondie des lettres et des sciences. Surtout, il aimait la musique qui avait le secret de calmer ses plus noires mélancolies.

Cependant, Jean-Marie, devenu prêtre, venait de fonder un collège à Saint-Malo. Il y attira Féli et lui confia une chaire de mathématiques. Mais les deux frères ne tardèrent pas à s'apercevoir que cette situation leur rendait l'étude toujours difficile et quelquefois impossible. Leur santé, d'ailleurs, à tous deux, était mauvaise. D'un commun accord, ils retournèrent à la Chênaiie vers les premiers jours de 1807.

C'est vers la question religieuse qu'ils orientèrent leurs études. A leur sens, la religion courait en France un grave danger. Napoléon prenait à son compte l'affirmation de Portalis : « La puissance publique n'est rien si elle n'est tout : les ministres de la religion ne doivent point avoir la prétention de la limiter. » De là, les *Articles organiques* qui faussaient visiblement le sens du Concordat et mettaient les évêques dans la main de l'empereur.

Les frères de La Mennais signalèrent bravement le péril dans les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le XVIII^e siècle et sur sa situation actuelle*, qui parurent en 1803. Cet opuscule, d'une centaine de pages, était gros de sages réflexions et de conseils utiles. Les auteurs faisaient toucher du doigt les blessures dont souffrait l'Eglise de France depuis la Réforme. Ils montraient l'action corrosive exercée par Luther et Calvin. Jansénius et Bayle, Law et le Régent, Voltaire et Rousseau, Diderot et l'Encyclopédie. Comment redonner un peu d'esprit chrétien à cette malheureuse société française tombée si bas ? Les deux La Mennais l'indiquaient en détail. Ils préconisaient les missions paroissiales, l'enseignement à tous les degrés donné par des congrégations religieuses, une formation intellectuelle et morale aussi sérieuse que possible pour les jeunes prêtres dans les Séminaires, des retraites ecclésiastiques fréquentes et obligatoires, des conférences cantonales sous la présidence du doyen, de libres communautés de prêtres dans les paroisses, la tenue régulière des synodes diocésains, enfin le rétablissement des anciens conciles provinciaux interdits à tort par les *Articles organiques* : car, disait la brochure, ces assemblées ne sauraient inspirer de défiance raisonnable à un prince qui n'aurait pas le secret dessein d'envahir l'autorité spirituelle.

Le trait portait juste, Napoléon s'indigna et le livre fut supprimé.

II. Les étapes du sacerdoce

En travaillant aux *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, Féli avait compris toute la joie qu'on éprouve à défendre de justes causes et à se faire parmi les hommes le porte-voix de la vérité. Il songea à demander pour ces luttes glorieuses une consécration qui lui manquait. Par le travail, par la prière, par des souffrances chrétiennement supportées, il avait atteint ces premiers sommets de la vertu où les vains bruits du monde et les fausses opinions des hommes commencent à moins troubler notre raison. Il regarda vers le sacerdoce et, la main dans la main de son frère, s'achemina vers l'autel. C'est en 1809,

à l'âge de vingt-sept ans, qu'il en franchit les premiers degrés en recevant, à Rennes, la tonsure, puis à peu d'intervalle les Ordres mineurs, des mains de Mgr Enech.

La Mennais accomplit cette grave démarche avec tous les pieux sentiments qu'elle comportait. Malheureusement, son extrême ferveur des premiers jours fut suivie d'une période d'affaissement. Il faut lire ses lettres de cette époque pour comprendre à que'les idées noires son tempérament le vouait. « Sécheresse, amertume, paix crucifiante », puis, bientôt, « apathie stupide et amère », voilà, dit-il, tout ce qu'il trouve dans son pauvre cœur. Des lors, ajoute-t-il, « rien de mieux à faire que de se coucher comme Ulysse au fond de sa petite nacelle, la laissant errer au gré des flots et attendant en paix le moment où ils se refermeront sur elle pour jamais. »

Ainsi, le mal des René et des Werther l'avait mordu très profondément. Le travail seul lui offrait un refuge contre son ennui. Il en usa et publia une traduction du *Guide spirituel* de Louis de Blois dont la préface, « aussi parfaite que tout ce que l'auteur a écrit plus tard, respire, au jugement de Sainte-Beuve, un parfum de grâce céleste. » Mais la blessure ne se fermait toujours pas.

« Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude », a dit Pascal. La Mennais l'éprouvait plus durement que personne.

Heureusement, les recherches nécessaires par la *Troublion de l'institution des évêques* lui procurèrent quelque diversion. Cet ouvrage, qu'il préparait en collaboration avec son frère, était déjà fort avancé lorsque Napoléon convoqua le concile de 1811, avec l'intention bien arrêtée de se passer du pape alors prisonnier à Savone. Les auteurs se hâtèrent de mettre la dernière main à leur travail ; mais quelque diligence qu'ils apportassent, le livre ne parut que trois ans plus tard.

C'était un ouvrage fort sérieux, méthodiquement composé, écrit avec autorité et, chose plus extraordinaire, avec mesure. Certaines grandes idées, qu'une partie du clergé de France avait eu le tort de désapprouver, y étaient remises en plein relief. Les auteurs rendaient à bon droit le jansénisme responsable de la Déclaration gallicane de 1682 et même de la Constitution civile du clergé. Prenez garde à cette période latine, disaient-ils en substance : elle a déjà presque complètement détaché l'Église de France du tronc romain. Or, ce tronc est le vrai cep de la vigne chrétienne. En lui seul résident la sève et la vie évangéliques. L'Église dite gallicane est fille du jansénisme, qui, lui-même, procède en droite ligne du Père du mensonge.

On ne pouvait mieux raisonner sans doute. Et, toutefois, étant donné l'intérêt qu'avaient plusieurs à repousser cet enseignement, La Mennais s'attendait à le voir combattre. Il n'en fut rien. L'Empire qui croulait, à cet instant précis, avec un épouvantable fracas, appelait l'attention publique sur d'autres redoutables problèmes.

Félix de La Mennais se trouvait à Paris où le retenait la correction des épreuves de son travail. La capitale exerçait sur lui son ordinaire fascination. Il y avait fait, tout enfant, un court séjour et avait paru frappé de la puissance qu'exerce la presse sur l'opinion. Son rêve, maintenant, était de fonder un grand journal qui porterait la question sociale sur le terrain religieux et se chargerait d'aiguillonner l'indifférence universelle. Il était poussé dans cette voie par un de ses nouveaux amis, Paul Teyssyre, ancien élève et ancien

répétiteur à l'École polytechnique, lequel, devenu prêtre et prêtre d'élite, exerçait à cette époque sur le jeune clergé parisien une influence considérable.

Mais, avant de rien entreprendre, Féli désirait attirer auprès de lui sa providence visible, le saint abbé Jean-Marie, alors vicaire-général de Saint-Brieuc. « J'ai besoin de quelqu'un qui me dirige, qui me soutienne, lui écrivait-il, de quelqu'un qui me connaisse et à qui je puisse dire absolument tout. A cela est peut être attaché mon salut. »

En attendant une réponse, La Mennais publiait contre l'Université un pamphlet d'une virulence extraordinaire. Il l'accusait de détruire l'esprit de famille, de donner à l'enfant le goût de la vie de caserne et surtout de sa voler à « l'enseignement public de la débauche et de l'athéisme. » Il la déclarait « de toutes les institutions de Bonaparte, la plus effrayante pour l'homme qui réfléchit. »

Cette brochure était à peine publiée que Napoléon, désertant l'île d'Elbe, reparaisait en France et était assez heureux pour reconquérir sa couronne. La Mennais ne se sentit plus en sûreté à Paris. Il se bâta de partir pour Saint-Malo, d'où il gagna Guernesey, pour s'enfuir ensuite à Londres avec la pensée de s'exiler prochainement aux colonies.

Mais un tel voyage demandait beaucoup d'argent et notre émigré était fort pauvre. Plus d'une fois, son extérieur misérable le fit éconduire. Il n'avait rien non plus dans sa personne ou dans ses manières qui lui conciliât les sympathies. Lady Jerninghan, sœur de lord Stafford, à qui on l'avait recommandé, s'écria, dit-on, à la suite d'une première entrevue : « Décidément, il a l'air trop bête ! » Maurice de Guérin écrira plus tard : « Le grand homme est petit, grêle, pâle, yeux gris tête oblongue, gros nez et long, le front profondément sillonné de rides qui descendent entre les deux sourcils jusqu'à l'origine du nez. » Il était avec cela d'une timidité de petit campagnard, osant à peine se présenter et ne pouvant ni parler ni chanter en public, dit Charles Sainte-Foi.

L'abbé Carron, originaire de Rennes, tira de la misère Féli de la Mennais. Cet excellent prêtre, avait fondé à Kensington une institution pour les enfants d'émigrés pauvres. Féli y remplit pendant sept mois les humbles fonctions de maître d'étude. Du fond de son exil, il tournait sans cesse les yeux vers la terre natale. « Je ne saurais songer à la France sans une tristesse profonde, écrivait-il, et pourtant, je ne fais autre chose du soir au matin. »

Au milieu de ses patriotiques angoisses, toutefois, une grande joie lui fut donnée. A force de logique et de tendresse, il amena au catholicisme un jeune anglican, Henry Moorman, qui le tenait en haute estime. Ce rôle de convertisseur lui fut salutaire à lui-même. Obligé d'exposer à son ami l'enchaînement des vérités religieuses, il en vint à déduire l'un de l'autre les principaux dogmes catholiques avec une inflexible logique. En retour de son zèle, d'ailleurs, Dieu devait lui donner des grâces et des lumières de choix. Enfin, l'abbé Carron était là : « Il m'aime comme un fils, disait Féli, je l'aime comme un père, comme un ami, comme l'instrument des desseins de Dieu sur moi. »

A travers le monde des nouvelles

Québec.—Les Quarante-Heures auront lieu à Saint-Adrien, le 3 ; à Saint-Roch des Aulnets, le 5 ; à Saint-Agapit, le 7 ; à Saint-François du Sud, le 9.

FÊTES DE LA SEMAINE

Dimanche,	3	Sept.	—XV ap. P.
Lundi,	4	"	—Férie.
Mardi,	5	"	—Saint Laurent Justinien.
Mercredi,	6	"	—Férie.
Jeudi,	7	"	—Du Saint Sacrement.
Vendredi,	8	"	—Nativité de la Sainte Vierge.
Samedi,	9	"	—Saint Pierre Claver.

ABONNEMENTS PAYÉS

M. C., 6. Alphonse, Manitoba., Couvent de Saint Michel. M. P., S. Alexis.

C.-B. LANCTOT

9, rue Buade, Quebec et Notre-Dame, Montréal

Ornements et bronzes d'église dernières nouveautés des grandes manufactures d'Europe. Vases Sacrés depuis \$15 à 200. Ostensoirs et Reliquaires. Soieries et Passementeries de toutes sortes, Draps mortuaires, Bannières et



Drapeaux. Chemins de croix et Statues de toutes grandeurs et de tous les prix. Mérinos à soutane, Coils en Ivoirine, Barrettes, Ceintures laine ou soie, Huile d'olive. Encens, Charbons, etc. Images et articles religieux en grande quantité.

N.-B.—Soutanes faites sur commande et à court délai.

Toute commande adressée à J.-M. AUBRY, 9, rue Buade Québec, sera promptement exécutée.

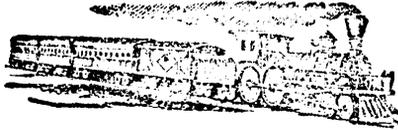
— JUSTEMENT REÇU —

PAR LA MAISON

J. A. LANGLAIS & Fils

RUE SAINT-JOSEPH, SAINT-ROCH, QUÉBEC

Une grande variété de Bréviaires en 1 volume, 2 volumes 4, volumes; aussi Bréviaire de voyage avec fascicules, et MISSELS de toutes les reliures. Ces Bréviaires et Missels sont de la dernière édition, 1892 et 1893.



CHEMIN DE FER

QUEBEC, MONTMORENCY ET CHARLEVOIX

DE QUEBEC A SAINTE-ANNE DE BEAUPRE

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de LUNDI, le 5 juin 1893, les trains circuleront comme suit :

LA SEMAINE

Départ de Québec à 7.35 a. m., 10.00 a. m., 5.00 p. m., 6.15 p. m.
 Arrivée à Sainte-Anne, à 8.40 a. m., 11.05 a. m., 6.05 p. m., 7.20 p. m.
 Départ de Sainte-Anne à 5.40 a. m., 7.17 a. m., 11.50 a. m., excepté le samedi,
 4.05 p. m., 12.20 p. m., samedi seulement.
 Arrivée à Québec à 6.45 a. m., 8.24 a. m., 12.57 p. m., 5.10 p. m., 1.25 p. m.

POUR LES CHUTES MONTMORENCY.

Départ de Québec 2.00 p. m. — Départ de Montmorency 3.45 p. m.

LE DIMANCHE

Départ de Québec à 6.00 a. m., 7.10 a. m., 2.00 p. m., 6.15 p. m.
 Arrivée à Sainte-Anne à 6.50 a. m., 8.20 a. m., 3.05 p. m., 7.20 p. m.
 Départ de Sainte-Anne à 5.40 a. m., 11.50 a. m., 4.30 p. m.
 Arrivée à Québec à 6.45 a. m., 12.57 p. m., 5.40 p. m.

POUR LA GRANDE RIVIÈRE (BEAUPRÉ)

LA SEMAINE

Départ de Québec à 5.00 p. m. Arrivé à Beaupré à 6.15 p. m.
 Départ de Beaupré à 7 a. m. Arrivé à Québec à 8.24 a. m.

LE DIMANCHE

Départ de Québec à 2.00 p. m. Arrivé à Beaupré à 3.15 p. m.
 Départ de Beaupré à 4.00 a. m. Arrivé à Québec à 5.40 p. m.

Un train d'accommodation laissera Sainte-Anne pour la Jonction d'Hedleyville
 tous les samedis à 7.20 p. m., y arriverant à 8.20 p. m.

Pour autres informations s'adresser au Surintendant.

W. R. RUSSELL, Surintendant.

G. S. CRESSMAN, Gérant.

VIGNOBLES CANADIENS

COMTE D'ESSEX, SANDWICH, ONT.

ERNEST GIRARDOT ET CIE., PROPRIÉTAIRES

Vin de Messe approuvé par S. E. le Cardinal Taschereau et tous les Evêques de la
 Puissance. Vin de Table ou Claret de première qualité.

Pour prix, etc., s'adresser à Ernest GIRARDOT et Cie, Sandwich, Ontario, ou à
 M. J.-A. LANGLAIS, Québec.

J.-B. LASNIER ET FILS

MANUFACTURIERS DE CIERGES, NOTRE-DAME DE LÉVIS

SPÉCIALITÉS : CIERGES pour services, pour Quarante-
 Heures, et pour culte en général ; Bougies, veil-
 leuses, confection de FLEURS et de CROIX EN
 CIRE, réparation des CHEMINS DE CROIX EN CIRE, VIN DE MESSE et
 de TABLE de première qualité et recommandé par les analystes.

PRIX REDUITS—Conditions de paiement et vente à commission ou par
 dépôt fait, à la volonté des acheteurs.

N. B.—La maison LASNIER ET FILS mérite par son honorabilité la
 confiance du public.